

Quand Georges Dieu crucifera,  
Que Marie le ressuscitera,  
Et que saint Jean le portera,  
Le monde arrivera.

Or, les trois premières propositions se réalisent en 1886.  
Qu'en sera-t-il de la quatrième ?

Un fabricant de drap de Paris vient d'inventer un procédé par lequel le raccommodage des toiles de laine se fait avec une telle perfection, que l'œil le plus exercé ne peut absolument pas s'en apercevoir. Ce procédé a été appliqué tout dernièrement devant un certain nombre de personnes à plusieurs châles des Indes très fortement endommagés par des déchirures, et il a été impossible de découvrir la trace de ce travail.

On a souvent cherché à relever le goût du vinaigre en y ajoutant de l'acide sulfurique : c'est une fraude qui peut avoir de graves conséquences et qu'il est bon de savoir reconnaître. En voici deux moyens faciles :

Dans le premier, on réduit le vinaigre aux trois quarts en le faisant bouillir, puis on y plonge un fragment d'allumette, avec lequel on trace quelques caractères sur une feuille de papier blanc. On expose ensuite ce papier à la chaleur d'une lampe ou d'un fourneau jusqu'à ce qu'il soit sec, et, s'il y a eu addition d'acide sulfurique au vinaigre, les caractères tracés se coloreront en noir.

Le second moyen consiste à ajouter au vinaigre une pincée d'amidon, à faire bouillir le tout pendant une demi-heure, à laisser refroidir, puis à y mêler un peu d'iode. Si la liqueur se colore en bleu, c'est qu'il n'y avait pas d'acide sulfurique dans le vinaigre, cet acide ayant la propriété de transformer l'amidon en une substance qui ne bleuit pas par l'iode.

Les trains dramatiques — il faut bien inventer un nouveau mot pour une chose nouvelle — les trains dramatiques, donc, paraissent appelés à un véritable succès. Nous lisons dans le *Vingt-Deuxième*, journal de Limoges :

« La Compagnie d'Orléans organise un train de plaisir de Limoges à Paris, pour le 8 janvier. Elle demande 400 souscripteurs. Un comité sera chargé de traiter avec le Théâtre-Lyrique et le Vaudeville, pour retenir d'avance les places qui seront demandées aux représentations des *Noces de Figaro* et du *Roman d'un jeune homme pauvre*. Les prix de ces deux théâtres sont très modérés. Les places de parterre en location ne sont que de 2 fr. L'administration des théâtres enverra un plan sur lequel on pourra choisir et retenir sa place. »

Une anecdote sur Saint-Aubert, le grand-père. — Il n'y a rien de tel que de mourir pour qu'on s'occupe de vous. Tant qu'un descendant de la famille Saint-Aubert a existé, à peine s'occupait-on de cette triple génération d'artistes. Aujourd'hui on recherche leurs tableaux et on s'occupe avec soin de tout ce qui se rattache à leur histoire. L'anecdote suivante nous a été rapportée cette semaine et nous a été garantie d'une parfaite authenticité.

On sait que Saint-Aubert, le grand-père, a été élève de Watteau. Un jour il écrivit à ses parents qu'il partait pour l'Angleterre, où il allait chercher fortune. On se désola sous le toit paternel de ce départ si brusque, et pendant longtemps on fut sans nouvelles aucunes de l'exilé, ce qui affligeait beaucoup le père et la mère. Enfin, un jour arriva une lettre. Une lettre alors c'était un événement; on l'ouvrit,

on espère y trouver d'heureuses nouvelles, il est vivant du moins, puisqu'il écrit. Oui, sans doute, mais c'est la seule bonne nouvelle que renferme la lettre; le jeune homme annonce son retour, mais il est, dit-il, dans un tel état de misère, qu'il n'oserait se présenter ainsi dans la ville. Il prie son père et sa mère de venir à sa rencontre avec des vêtements convenables qu'il puisse endosser pour entrer à Cambrai. Il indique l'heure et le jour de son arrivée et le lieu le plus convenable pour changer ses habits contre les vêtements qu'on lui apportera.

Au jour dit, mais bien avant l'heure indiquée, le père et la mère étaient au rendez-vous, regardant au loin sur la route pour découvrir leur enfant malheureux. Tandis qu'ils le cherchaient ainsi des yeux, ils voient venir un homme mis avec distinction qui marchait d'un pas décidé :

« Ah! dit la mère en l'apercevant, ce n'est pas là notre enfant, car celui-ci n'est pas dans le besoin, à en juger par ses vêtements », et ses yeux cherchaient au-delà, sur la route, si quelque voyageur de pitoyable apparence ne se présentait pas. L'homme mis avec élégance arriva enfin près d'eux, il s'arrêta, les considéra, et, voyant qu'ils ne le reconnaissent pas, qu'ils osent à peine les regarder :

— Oh! oh! dit-il, je n'ai pas le temps de jouer la comédie, il faut que je vous embrasse de tout mon cœur, mon bon père! et vous ma bonne mère! Pardon du souci que je vous ai donné en vous faisant croire que j'étais dans la misère, je suis riche; tenez, voilà de l'or et de l'argent, je viens le dépenser avec vous. Je vois que vous m'aimez toujours comme par le passé, puisque vous vous êtes mis en frais pour m'acquiescer à neuf. Il y avait si longtemps que je ne vous avais vus, qu'il me semblait que votre affection pour moi avait dû diminuer.

On revint au logis heureux de part et d'autre et depuis, la famille Saint-Aubert ne songea plus à aller en pays étranger chercher la fortune. Le grand-père aimait à répéter que le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur cette terre, c'est de vivre tranquillement de son travail sous le toit paternel.

(*Emancipateur de Cambrai*).

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 15 au 20 décembre 1858 inclus, 18 garçons, 20 filles.

MARIAGE.

20 décembre. — Entre Edouard Rommens, tourneur en fer, et Anne Dedoncker, journalière.

DÉCÈS.

15 décembre. — Charles-François Denecker, 29 ans, tisserand, époux d'Ursule - Mathilde Maes, canton du Galvaire. — Célestin Doye, 28 ans, domestique, célibataire, hôpital.

Du 17. — Marie Peeters, 48 ans, ménagère, épouse d'Adrien Coché, canton du Tilleul.

Du 18. — Marie-Thérèse Bonte, 39 ans, modiste, épouse de Nicolas Lénard, rue du Vieil-Abreuvoir.

Du 19. — Jean-Ernest-Joseph Fournier, 63 ans, ouvrier maçon, époux de Marie-Joseph Deroissant, rue Saint-Honoré. — Jeanne-Françoise-Joseph Cheval, 82 ans, rentière, célibataire, rue Pélat.

Du 20. — Joseph Debruyne, 75 ans, ménage, époux d'Adélaïde-Joseph Jacquin, canton de l'Épeule.

Plus 15 garçons et 5 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

Compositions du 8 décembre 1858.

Logique littéraire. — Physique : 1 Regnault. Logique scientifique. — Physique : 1 Bouchery, 2 DeFrance, 3 Dufay.

Rhétorique littéraire. — Vers latins : 1 Broudehoux, 2 Basquin.

Rhétorique scientifique. — Histoire naturelle. 1 Rousseau, 2 Bellet, 3 Bailly, 4 Mathias.

Seconde. — Version grecque : 1 Catel, 2 Beurrier, 3 Ybert, 4 Cary.

Troisième littéraire. — Thème latin : 1 Passe, 2 Brédart, 3 Deledicque, 4 Paquet.

Quatrième. — Français : 1 Schneider, 2 Boince, 3 Caux, 4 Desmazières.

Cinquième. — Version grecque : 1 Desrousseaux, 2 Baggio, 3 Obin, 4 Déruelle.

Sixième. — Calcul : 1 Petitbon, 2 Caux, 3 Rigal, 4 Brame.

Septième. — Calcul : 1 Lhotte, 2 Dupont, 3 Bonzel, 4 Décobert.

Huitième. — Histoire et Géographie : 1 Pannier, 2 Humbert, 3 Huet, 4 Spycet.

Commerce (3<sup>me</sup> année). — Chimie : 1 Dewaloyne, 2 Picavet, 3 Mahieu.

Commerce (2<sup>e</sup> année). — Histoire et Géographie : 1 Manger, 2 Saint-Bonnet, 3 Delcourt, 4 Cordonnier.

Commerce. (1<sup>re</sup> année). — Anglais : 1 Desmazières, 2 Haymann, 3 Thieffry, 4 Sainsart.

Ecole primaire préparatoire. — Histoire et Géographie : 1 H. Thellier, 2 J. Nicolas, 3 G. Croquez, 4 Gosselin.

Le proviseur, E. PETITBON.

FAITS DIVERS.

— La foule des fidèles se porte depuis une quinzaine de jours à l'église des Petits-Pères, à Paris, pour entendre un jeune prédicateur du diocèse de La Rochelle, M. l'abbé Pasquier. Cette affluence est parfaitement justifiée, du reste, par la voix éloquente et la parole sympathique de l'honorable prédicateur. Il jette, pour ainsi dire, à pleines mains, tant sa parole est facile et sa science profonde, des vérités religieuses sur son nombreux auditoire dont l'attitude et le recueillement rappellent les plus beaux jours de l'éloquence sacrée. On peut prédire à M. l'abbé Pasquier une place au premier rang des orateurs qui ont illustré la chaire et l'église catholiques.

— Le Pape veut, dit-on, entreprendre un pèlerinage à Jérusalem. Dans trois mois, d'après un journal d'Italie, le vaisseau qui doit le porter sur les rives du Jourdain, et qui coûtera 750,000 fr., sera achevé. Les obstacles que l'on met à ce voyage seront levés, et, pour la première fois, on verra un pape s'acheminer vers les Lieux-Saints.

— Nous trouvons dans le *Moniteur* des détails fort intéressants sur la manière dont on célèbre les fêtes de Noël à Rome. Aussi croyons-nous faire plaisir à nos lecteurs en les reproduisant :

« On peut dire que les fêtes de Noël commencent en Italie dès l'Avent. A partir de cette époque, ce sont, dans le peuple, des fêtes continues. La partie méridionale est particulièrement riche en ces sortes de réjouissances. On ne voit partout que chanteurs et ménestriers. Naples surtout est rempli de musiciens qui jouent de la guitare, de la mandoline, de la cornemuse et du chalumeau. A Rome, point central du monde chrétien, on voit arriver avec le premier Avent les bergers des Abruzzes et de la

Calabre, qui, semblables aux pasteurs de Bethléem, annoncent la venue du Christ en chantant des noëls qu'ils accompagnent de leurs chalumeaux et de leurs cornemuses. On les rencontre ordinairement deux à deux, coiffés du chapeau pointu calabrais, les épaules couvertes du manteau brun descendant jusqu'aux genoux, les hanches entourées d'une peau de mouton garnie de sa fourrure, et chaussés à l'antique d'une sandale fixée avec godat par une bande qui entoure plusieurs fois la jambe.

L'arrivée de ces pasteurs est accueillie avec transport par les Romains, ils sont aussitôt invités à jouer et à chanter tous les jours de l'Avent devant chaque maison, ou plutôt devant la madone qui décore la façade de chaque maison, de chaque boutique, et dont la niche est éclairée par une lampe entretenue avec soin d'un bout à l'autre de l'année.

Ce que chantent ces *pifferari* sont des airs montagnards qu'une tradition orale a transmis d'une génération à l'autre dans la mémoire du peuple. L'instrument dont ils se servent se compose de quatre tuyaux de différente longueur, dont trois d'entre eux donnent toujours le même ton, le quatrième seul est susceptible de varier ses notes et rappelle le hautbois et la clarinette. L'oreille a besoin d'habitude pour se faire à la musique de cet instrument, auquel on joint le chalumeau pour adoucir ce qu'il a de rude. Lorsqu'on entend de loin dans les montagnes ce singulier mélange de sons immuables avec une mélodie qui varie, on croirait avoir les oreilles frappées par un tintement de cloches plutôt que par les sons d'un instrument de musique.

La Noël venue, les *pifferari* disparaissent; ils retournent dans leurs montagnes, où le gain qu'ils ont fait dans la ville sainte devient pour leurs familles une source de bienfaits qui leur permet de souhaiter gaiement la bienvenue à la nouvelle année. Pendant ce temps-là, à Rome, des hommes et des femmes aveugles, qui chantent en s'accompagnant avec des mandolines, des guitares, des flûtes et des triangles, des chansons sur l'Enfant Jésus, ont succédé aux *pifferari*.

On lit dans la *Patrie* :  
Il y a six ou sept ans, un ouvrier mécanicien rentra chez lui, horriblement défiguré et rendu aveugle par un jet de vapeur qui l'avait frappé en plein visage. Déjà d'un certain âge, cet homme avait eu le tort grave d'épouser une femme jolie, coquette et trop jeune. Trois mois après l'accident qui l'avait rendu pauvre, infirme et hideux, sa femme disparut du domicile conjugal et l'aveugle resta seul au monde, sans autre compagnon qu'un vieux chien caniche, du nom de Castor.

Le mécanicien, qui aimait éperduement et avec une jalousie effrénée, la femme sans cœur qui l'avait abandonné, tomba dans une tristesse morne et voisine de la folie. Il refusa les offres de service que lui adressèrent avec empressement tous ses voisins, et refusa même encore de recourir à leur obligeance pour faire ses emplettes de ménage, et s'obstina à descendre seul de sa mansarde sans autre guide que Castor. Il en advint qu'un jour il tomba dans l'escalier et se fit une blessure grave à la jambe.

Dès lors, on vit, chaque matin, Castor sortir seul, portant dans sa gueule un panier et une ardoise sur laquelle l'aveugle avait écrit à tâtons, et tant bien que mal, ce qu'il voulait. Le chien allait de boutique en boutique, recevait les provisions demandées par son maître, tendait son ardoise pour qu'on lui indiquât le prix de ses emplettes, et en rapportait le lendemain le montant. Une petite fille du voisinage lisait les chiffres des fournisseurs inscrits sur l'ardoise et les criait, à travers la porte, à l'aveugle, qui ne voulait ouvrir qu'à son chien.

lit de mort; mais elle agissait néanmoins comme si elle avait déjà pris possession de tout l'héritage; se donnant des airs de comtesse, et me saluant comme elle eût fait une espèce de valet de chambre, et non pas l'homme à qui elle doit d'être ce qu'elle est aujourd'hui — la sotté, l'orgueilleuse créature!

Pardon, cher Pellander — je ne me trouve pas très-bien! interrompit William qui éprouvait un besoin impérieux d'être seul — en prenant son chapeau pour aller faire une promenade dans les bois.

Il rentra assez tard dans la soirée; Pellander était déjà endormi. L'ingénieur prit de la lumière et se mit au travail, afin d'éteindre dans le flot de ses occupations les pensées qui enflammaient son sang.

Toute la contrée du domaine de Malkomsnæs reçut des lettres encadrées de noir, portant :

« Monsieur Malkolm N.... de Malkomsnæs est décédé en paix. »

Des funérailles pompeuses firent vivre sa mémoire trois semaines tout entières; la quatrième on ne parlait plus que de la riche et noble héritière, qui avait loué pour l'hiver tout le premier étage de la maison du négociant P., place du Marché, se proposant de ne pas s'installer à Malkomsnæs avant le printemps.

Le changement survenu dans la fortune de Marie inspirait plutôt de la crainte que de la joie à sa mère, qui continuait d'habiter sa modeste demeure en attendant qu'on pût occuper le nouvel appartement. Quant à Marie, elle ne quittait presque pas Ségerstadt, où nous allons aussi faire une courte visite.

C'était par une de ces soirées d'automne froides et tristes qui éveillent si facilement en nous des pensées mélancoliques. Les rayons de la lune, pénétrant dans le salon de Ségerstadt, par ses larges fenêtres antiques, inondaient de leur lueur brisée le parquet peint en noir. Négligemment étendue dans un fauteuil, un pied sur le bord d'un tabouret moelleux, Marie fixait un regard pensif sur les formes si fantastiques que le clair de lune dessinait dans la pièce.

Tantôt apparaissait à ses yeux, environné de cierges à la lueur vacillantes, Malkolm étendu dans son cercueil ruisselant d'argent et couvert d'un somptueux drap mortuaire; tantôt elle voyait surgir, dans les rayons de la lune, une figure jeune et belle : c'était l'homme dont le seul nom faisait battre son cœur avec tant de force qu'elle en entendait les battements; — il la regardait d'un œil où se combattaient la tristesse et le mépris. Enfin, elle vit aussi, mais moins distinctement, sa propre image s'abaissant, puis se relevant sans se montrer tout à fait; jusqu'à ce que cette fantasmagorie disparût devant un domestique qui apportait de la lumière.

Avec la lumière vint aussi l'animat on : une charmante enfant, la petite Ottanie, entra en sautillant et en appelant Marie; une femme, belle et dans la fleur de l'âge, suivait cette jolie petite sylphide : c'était la baronne Charlotte.

« Que fais-tu là si solitaire, Marie ? demanda-t-elle d'un ton quelque peu empreint de reproche; je crois que tu rêves encore ! »

— Non, j'ai bien assez rêvé déjà; seulement je pensais un peu à mes anciens rêves! répondit Marie, et elle prit place à côté de la baronne à une petite table à ouvrage près d'une fenêtre.

Ottanie jouait aux pieds de sa mère. Il seyait on ne peut mieux à la baronne de s'occuper de sa fille, quoiqu'il n'eût pas échappé à un observateur attentif que sa tendresse se manifestait plutôt en mouvements gracieux, élégants, qu'en une véritable sollicitude maternelle.

« Ma chère Ottanie, va jouer avec ta poupée sur le divan; — ici, près de la fenêtre, il y a un courant d'air, et tu viens d'être malade ! » L'enfant fut expédiée au moyen d'une petite caresse.

« Maintenant, chère Marie, nous voilà seules; — des femmes ne doivent jamais parler de certaines choses devant les enfants. Dis-moi donc — ici un fin sourire se joua sur les lèvres de la baronne — dis-moi donc si tu as enfin banni de ton esprit ton ingénieur idéal ? Ne vois-tu pas que le Ciel lui-même est intervenu dans cette affaire ? — Songe donc un peu, si le mariage avait été irrévocablement conclu avant ton brillant changement de fortune ! »

— C'est par un châtiement du Ciel que les choses ont été au rebours ! répondit Marie.

— Au rebours ? — Quelle expression ! Je trouve que ce fut un événement très-heureux !

— Hélas ! non. Si William m'avait offert sa main trois mois plus tard, ou si Malkolm avait fait son testament trois mois plus tôt, la position serait tout autre que ce qu'elle est aujourd'hui.

— Si tu ne désires qu'un changement dans l'ordre chronologique, tu trouveras assurément quelqu'un qui te viendra en aide... Rien de plus facile !

— Rien n'est plus difficile;... William ne recherchera plus ma main.

— C'est ce qui pourrait arriver de plus agréable, et je considérerais cela comme son devoir,

car la propriétaire de Malkomsnæs est un fruit délicieux, un peu trop haut suspendu pour lui.

— Ne dis pas cela, Charlotte! Je n'oublie pas que la fille pauvre de la mansarde lui a paru un parti désirable, et qu'il lui a offert sa main.

— Et pourtant la jeune fille pauvre l'a dédaigné!

— Mais — je te l'avoue franchement — riche je ne le dédaignerais pas, s'il jugeait digne de lui de me permettre de réparer ma faute.

— C'est, en vérité, trop ridicule! dit la baronne, en rejetant la tête en arrière avec humeur. Il ne manque plus que de te voir lui offrir toi-même ta main un de ces jours ! »

Marie rougit jusqu'au front.

« Moi, lui offrir ma main ? répéta-t-elle blessée. Il m'est bien permis, n'est-ce pas, de te confier mes pensées les plus intimes sur une chose qui ne se réalisera jamais; ce n'est pas une raison pour que tu me croies capable d'oublier un seul instant ma dignité de femme et moi-même. »

— Je reconnais là ma noble, ma fière Marie... tu m'avais réellement inquiétée!... Mais tu as par-ci par-là d'étranges fantaisies. — Je te l'avone, ma chère amie, je ne comprends pas pourquoi tu as loué un appartement de la ville. Ta mère et toi, vous auriez bien pu passer l'hiver à Ségerstadt.

— Non, j'ai assez de vanité pour vouloir rendre plus envieuses encore les anciennes connaissances qui me jalouaient déjà autrefois; d'ailleurs, la petite société de l'endroit me plaît beaucoup.

— Je n'habite qu'à un mille et demi de cette ville, et cependant j'y vais à peine trois fois par an, dit la baronne, en appuyant sur ses paroles.